

## AVANT PROPOS

*J'ai vu le même rougeoiement dans le ciel, un soir au mois de juin, sur cette ville, dans ce quartier, pas loin de l'allée au 123, pas loin de l'étage, de la chambre où l'on t'avait trouvée couchée, sous une lourde couverture, couleur d'eau sans fond, où tu avais inscrit dans chaque maille qu'il n'y avait plus de lumière dans ta tête.*

*Tu avais oublié notre échelle par-dessus le mur et les incendies de notre enfance. Tu avais oublié les fêtes imaginaires où nous rêvions d'aller. Je te jure qu'elles existent quelque part.*

*Cette chaleur dans cette ville, cette lumière sur les toits ! Le monde est tout petit à cet endroit. La tiédeur de la fin d'après-midi a resserré les maisons et les gens. Elle rase le sol, puis serre la gorge.*

*Je cherche les quais le long du fleuve, je cherche le coucher de soleil sur la fraîcheur de l'eau. Et les reflets de sa lumière.*

*Dans ce même quartier, une nuit, bien longtemps avant, je m'étais fait la promesse, encore une fois, de ne jamais oublier. Je cherche la rue, l'allée, l'étage, la chambre où je te vois endormi, toi l'ami, dont l'amour est perdu. Je vois ta main, ton bras sur les draps éclairés par une lampe de chevet, toi que je pensais ne jamais revoir. Le sang battait à ton pouls. Symbole de la douleur de toujours dans cette ville.*

*Je n'oublierai ni la douleur, ni l'espoir, dans cet incendie de juin sur cette ville.*

*Je me promène dans cette ville par ce soir d'été. Toi tu es morte, et toi l'ami, je crois que je ne vais plus jamais te revoir. Y a-t-il quelque part un tilleul où étancher sa soif ?*

*Je t'ai pourtant rencontré à nouveau. Je croyais qu'une telle rencontre était devenue impossible. Je t'ai rencontré un printemps. Ton souvenir est aujourd'hui comme mille éclaboussures d'eau fraîche. Il y avait des reflets de muguet dans tes yeux ; et tes cheveux sentaient bon le foin et le chien.*

*Je crus que le rêve entrevu dans un ciel de braise se laissait enfin toucher du bout des doigts. Je t'ai rencontré au grand soleil. J'ai couru avec toi*

*sous les châtaigniers en fleurs. Mais le rêve s'est juste laissé effleurer. Quand nous étions enfants, nous ignorions cette difficulté-là.*

*Obscurité des chambres d'hôtel, des chambres improvisées, des chambres encanaillées, des chambres conjugales, des chambres de mensonges. Nuit sur la peau, nuit au cœur, nuit pour tous les amours et les amours de rencontre. Le grand jour nous fut arraché.*

*J'ai alors mieux compris ta mort. Mémoire impuissante à recréer l'image du sourire, le souvenir du désir. J'ai compris ta mort. Je suis allée à ta rencontre. Tu reposais sous du gravier chaud en plein été. La paume de la main sur la pierre au soleil se brûle et s'écorche. Souviens-toi avec moi. Je connais maintenant, parce que j'ai un peu grandi, ceux qui mentent. Je connais les escrocs en tous genres. Je connais les charognards de l'enfance, de la jeunesse, de l'amour... et de la politique.*

*Mais nous avons rêvé, quelle chance ! Cependant nous ne savions pas que ceux qui rêvent avec l'acharnement des enfants à monter sur une échelle pour voir un coucher de soleil, sont déclarés fous ou délinquants, et sont rejetés parce que hors normes. Ils n'ont que peu de chances de survivre « comme il faut ». La société les attend comme une bête malodorante. Il n'y avait de fêtes que dans nos têtes, tu sais, de ces fêtes où on peut délirer.*

*Je suis allée à ta rencontre. Au-dessus de cette pierre, le soleil entre droit dans les yeux. J'ai mal aux yeux.*

*Je ne sais si je te rencontrerai encore une fois. Peut-être plus jamais. Mais c'est sans importance. Un jour pourtant, le rêve deviendra réalité. Un jour qui dépasse les limites de mon existence.*

*Je caresse la pierre chaude. Elle est douce sous mes doigts.*

*Vous qui ne rêvez pas. Vous les phraseurs et les arrogants, vous qui parlez comme des ecclésiastiques ou des ministres ou des journalistes, vous qui ne savez pas grimper sur une échelle, vous n'aurez vu que des murs gris. Moi j'ai vu des incendies dans le ciel. Moi j'ai vu ta chevelure rire dans des feuillages de feu. Au moins une fois...*

## L'INCENDIE

En ce temps-là, et c'est déjà bien vieux, tout apparaissait possible.

Par-dessus le mur du jardin, le ciel orange de la fin d'après-midi devenait pourpre. C'était le début de l'été. Les enfants grimpés sur l'échelle, contre le cerisier de bigarreaux, lisaient l'avenir dans les soirées rouges. Cet avenir serait faste. L'avenir était un mot magique. Le bonheur serait aussi dans l'avenir.

Un jour les enfants auraient de vrais parents, les parents dont on rêve ; puis de vrais enfants, et de vrais maris et femmes. Ils cesseraient de les imaginer perdus, disparus, morts à la guerre. Ils partiraient faire de grands voyages dans des pays où le regard posé sur un coucher de soleil arrêterait le temps. Les journées conserveraient l'odeur du tilleul en juin, en plein midi. Les nuits, les grillons chanteraient si fort, et toujours... que l'ivresse du cœur serait permanente.

Un jour, il y aurait des fêtes de façon continue, et des nuits pleines de lumignons, de feux d'artifice, de clowns, de comédiens qui feraient des farces mais pleureraient aussi.

Il n'était pas vrai qu'il y eut des gens peu fréquentables, des gens « de mauvaise vie », des diables déguisés en danseurs dans les bals...

Au-delà du mur du jardin et des arbres du champ voisin, il n'y avait que des petites gens chez qui il faisait bon vivre ; la soupe sentait bon chez eux et le chien couché en rond remuait la queue de plaisir. Un jour la liberté serait acquise et l'on pourrait courir derrière le mur.

Un soir vers la mi-juin, il y eut un grand feu. C'était le soleil qui tombait sur la ferme des Goyet. La ferme brûlait. Ce n'était pas tout à fait la fin des classes. La maîtresse avait pris chez elle les deux petites jumelles de la ferme Goyet, parce que la ferme avait pris feu en raison d'un trop grand coucher de soleil.

Le soleil embrasait la terre. Il y avait là-bas, dans l'imaginaire, non pas un incendie mais une fête inaccessible. Papy supputait les chances de sauver la ferme. Les enfants en haut de l'échelle ne voulaient pas descendre. Le ciel s'éteignait et s'allumait par cette soirée de début d'été

et d'incendie. Les enfants se demandaient combien de fois le soleil tomberait encore sur la terre de l'autre côté du mur.

Ceux qui ne grimpent pas sur les échelles ne verront jamais ce qu'il y a en haut des cerisiers. Depuis que j'ai vu le soleil s'enflammer au fond des prés, l'échelle peut être brisée, cela m'est bien égal.

## LE DRAME D'AMANDINE À DARPILLY

Mamy avait déposé une petite sardine dans le fond d'une assiette sur la table du jardin. Cette table était faite d'une planche ronde et épaisse clouée sur un tronc d'arbre. Elle était donc inamovible. Elle se trouvait sous l'immense tilleul face à la cuisine.

De cette dernière et du coin de l'œil, mamy surveillait l'assiette. C'était un piège pour attirer soi-disant le chat du voisin qui, depuis quelques jours, mâchouillait, détruisait toute nourriture posée sur cette table : gâteaux, crèmes, fromages blancs. Ce chat arrachait aussi les pieds de fraisiers, dévorait les fromages dans leur cage sous le hangar, déterrait les carottes du jardin, coupait de ses dents les têtes des fleurs le long de la véranda, plongeait la patte dans le lait bouilli refroidi de la table de la cuisine et traînait la crème dans toute la cuisine. Mamy avait dit qu'elle voulait surprendre ce chat et le punir.

Amandine jouait toute seule à quelques mètres de la table du jardin en sautillant d'un pied sur l'autre. Elle chantonnait sur trois notes inlassablement la même chose « Le chat viendra pas... »

Le téléphone sonna. Mamy quitta la cuisine et courut dans le couloir. D'un bond Amandine fut sur la sardine. Une résolution têtue fit place à son air dolent. Son œil devint noir. Elle devint le méchant chat, attrapa la sardine par la queue, la souleva au-dessus de son visage, et d'un coup de dent elle lui coupa la tête et jeta la sardine sur la table. Elle partit se cacher dans un buisson.

Les mains sur ses genoux, accroupie dans le buisson, les yeux fixes, la bouche pleine, Amandine se demandait si elle devait avaler la tête de la sardine, comme le petit Trott l'avait fait pour l'escargot, la broyer sous ses dents, ou la cracher. Elle fit un petit trou dans la terre avec le talon de sa chaussure, cracha, cracha encore, et recouvrit son forfait de terre.

Elle s'en alla en courant déglutir une pêche pour chasser l'affreux goût et revint vers la cuisine toute dégoulinante de jus, en sautant à cloche-pied, de son air dolent.

Mamy criait « La sardine, la tête n'y est plus... ». Amandine s'arrêta stupéfaite devant le visage de mamy qui était décomposé.

- Amandine ! Qu'est- ce que c'est que ce chat ?

- Quel chat ?

- Enfin tu sais bien le chat qui mange n'importe quoi !

- Oh, elle n'a plus de tête !!

- Qu'est-ce que tu manges ?

- Une pêche !

Et Amandine sortit de sa bouche un noyau de pêche qu'elle tendit vers mamy. Puis elle partit vers la buanderie en courant, indifférente à la stupeur angoissée de sa grand-mère. Madame Thomas repassait. Amandine tourna autour d'elle en faisant un bruit de moteur « Broum, broum... »

- Amandine, cesse s'il te plaît.

Mais Amandine continua et Madame Thomas l'attrapa par le bras.

- Lâche-moi méchante !

Amandine avait deux grosses larmes au bord des yeux.

- Mais enfin, diras-tu ce que tu as ?

- Tu m'avais dit que maman écrivait !

Sa voix tremblait.

- Elle a écrit ce matin, m'a dit ta mamy, mais je ne sais pas ce qu'il y a dans la lettre.

- T'avais qu'à la prendre la lettre !

Madame Thomas sortit son mouchoir et se baissa pour essuyer les joues d'Amandine.

- Va demander à ta grand-mère.

- Mamy elle ment, et toi aussi t'es qu'une menteuse.

Elle lui donna des coups de pied.

Madame Thomas recula et dit : C'est toi qui deviens méchante, viens boire, on va aller demander à mamy !

- D'abord je veux faire pipi.

Elles s'en allèrent vers un WC au fond du jardin.

- Entre d'abord, il y a un rat ! dit Amandine.

- Il n'y a pas de rat.

- Va voir s'il te plaît !

Madame Thomas entra, Amandine poussa la porte et ferma le verrou extérieur.

- Tu es vraiment coquine, allez ouvre !
  - Tu me dis d'abord si maman vient.
  - Je n'en sais rien, c'est ta grand-mère qui le sait, et puis demande à téléphoner à ta maman.
- Mais jamais une telle chose ne s'était produite, jamais elle n'avait parlé à sa mère au téléphone.
- Alors tu me dis ?
  - Eh bien si tu veux, elle vient !
  - menteuse !
  - Dis-moi Amandine, c'est toi le vilain chat.
  - Comment tu sais ?
  - Je le sais, c'est tout, et si tu n'ouvres pas, je vais le dire partout.
  - Ça m'est égal.
- Et Amandine s'enfuit.

Mamy chercha longtemps Madame Thomas qui ne fit pas les lits ce matin-là. C'est le jardinier qui la délivra une heure plus tard.

Elle se confia à mamy et osa dire, sous le coup de l'émotion « Mais enfin, sa mère ne sait pas que sa petite la réclame ?? »

- Ma pauvre dame, la dernière fois que ma fille est venue, Amandine est restée sous le lit de mon mari une bonne partie de la journée, elle n'a pas voulu voir sa mère...

- Mais alors ?

Et Madame Thomas restait là, interloquée. Elle prenait son manteau machinalement et avait hâte de rentrer chez elle.

## RETROUVAILLE DES ENFANTS

Amandine était accroupie dans son buisson. Il se passait quelque chose d'extraordinaire dans sa vie. Sa sœur Charlotte allait venir habiter ici, ainsi que son frère jumeau Serge. Elle se souvenait les avoir vus, il y a bien longtemps. Elle ne les connaissait pas. Elle ne voulait pas bouger de là pour les voir la première. La onze chevaux Citroën ronfla derrière la grille et fit halte.

Amandine se précipita dans l'allée et ne bougea plus.

La grille s'ouvrit. Charlotte tenait Serge par la main et s'avançait hésitante dans la longue allée. Mamy était sur le trottoir de la maison et attendait.

Charlotte quittait les matins clairs sur les blés, elle arrivait chargée de l'odeur des cours de ferme avec son petit frère ; une ferme à cinq kilomètres de là, mais elle ne venait jamais ici. Puis la décision avait surgi d'un coup, de réunir les enfants.

Charlotte lâcha la main de Serge et courut vers Amandine. Elle l'attrapa dans ses bras, la souleva et la porta à pas lents sur quelques mètres. La petite, d'abord raidie, s'abandonna. Ses yeux couleur noisette paraissaient noirs. Son inconfort général fit place à la confiance. En quelques secondes, Charlotte sut tout de sa sœur. Ses yeux avaient plongé dans les siens. Ceux-ci disaient très fort « Je t'aime, je t'aime, ne me laisse jamais... » Ce fut long, violent. Charlotte, plus tard, essaya d'écrire ce moment-là, la couleur des yeux et l'émotion, et elle n'y parvint jamais. Les mots lui manquaient.

Serge accourait derrière, s'agrippait aux deux sœurs à la fois et disait « Et moi, et moi ! » Serge voulait porter à son tour Amandine mais n'y arrivait pas ; Amandine, la sauvagette, était conquise. Charlotte embrassa Serge dont les yeux verts étaient comme de l'eau fraîche « Elle te plaît ta jumelle ? » Puis elle revenait à Amandine, muette mais épanouie. Elle les prit chacun par la main.

Mamy apparaissait sur le trottoir, comme étrangère à cet étonnement, maigre dans sa longue robe, un peu raide mais le visage souriant.

– Enfin, vous voilà, il était temps que vous appreniez autre chose qu'à compter les vaches !

Charlotte vit que mamy avait un chignon gris argenté, prêt à tomber.

– Et maman, quand vient-elle ? demanda-t-elle.

– Dans quinze jours elle sera là.

Et mamy embrassait les enfants.

Alors Amandine demanda à son tour : « Tu m'emmèneras à l'école ? »

– À la fin de l'été bien sûr !

Mamy les convia à se laver les mains pour le repas et papy arrivait essoufflé « Ah ma Guitte, j'ai laissé la voiture un peu plus loin. Alors nous voilà avec plein d'enfants ».

Dans la pièce à côté de la cuisine, il y avait la « salle de travail ». Au milieu, une drôle de table n'avait que trois côtés. Il y avait peut-être un quatrième côté, immense, indéfinissable et qui devait se fondre dans le mur. On y trouvait la boîte à coudre, la machine à coudre, le fer à repasser, le courrier, des journaux, des papiers, du linge à reprendre... Tout semblait dégringoler dans le fauteuil bleu près de la fenêtre, près duquel Amandine cachait ses poupées. Papy occupait, à table, le côté face

à la fenêtre. Il n'y avait qu'un pas à faire pour rejoindre son fauteuil brun derrière lui, à côté duquel était posée une radio sur un guéridon. Pendant le repas, papy écoutait les nouvelles, et il faisait ensuite la sieste dans son fauteuil. Après un bref repos, il s'en allait à l'usine le plus souvent à vélo.

À table, papy avait une immense serviette blanche qu'il se nouait autour du cou.

Charlotte eut un souvenir. La mère Matoux était sortie en plein soleil pour serrer la main de Monsieur Bestaloy. Un vent léger faisait frémir ses cheveux gris. Elle avait dit d'une voix mal assurée « On a beau dire, on s'y attache à ces petits. »

Puis :

– Je vous rends le linge bien blanc, il a séché dehors, ce n'est pas comme à la ville... »

Et Serge l'avait bousculée en se serrant contre elle. La mère Matoux avait trébuché et l'avait embrassé sur ses cheveux frisés. Il y avait vraiment beaucoup de soleil, c'est pour ça que Charlotte avait mal aux yeux. Sur la route, dans l'auto, la mère était devenue très petite tandis que son linge se balançait au vent dans le jardin.

– J'irai la voir, la mère Matoux ! dit Charlotte

– Pense à autre chose s'il te plaît !

– En sortant de l'école, je ferai un détour, insista-t-elle.

– On verra ça plus tard.

Mais Charlotte n'entendait pas.

– Pourquoi on dit « papy » et « mamy » ? demanda Serge.

– Comment voudrais-tu dire ? répondit en riant Monsieur Bestaloy.

– Pépé et mémé !

– C'est vulgaire, dit mamy, on dit ça chez les paysans et les ouvriers.

Charlotte se sentit offensée mais elle se tut.

– Ça veut dire quoi « vulgaire » ? demanda Serge.

– Quelque chose qui est grossier, qui n'est pas délicat.